## CHAPITRE VI.

### L'ÉCRITURE HÉTHÉENNE.

Nous n'avons pu mettre à profit les inscriptions héthéennes dans les pages qui précèdent, parce qu'elles ne sont pas encore déchiffrées, mais nous devons cependant en étudier l'écriture et dire quelques mots des inscriptions elles-mêmes, car, quoique nous ne puissions pas en pénétrer encore le sens, elles nous apprennent du moins, par les lieux où elles ont été trouvées, jusqu'où s'étendait la puissance de ceux qui les ont fait graver.

L'écriture héthéenne est hiéroglyphique[1]. Les caractères sont toujours en relief et non en creux, différant ainsi de l'écriture égyptienne[2] et assyrienne, ce qui semble indiquer que les premières matières employées pour écrire étaient des tablettes de métal fondu, comme la tablette d'argent sur laquelle était écrit le traité de paix conclu entre le roi de Cadès et Ramsès II dont nous avons parlé plus haut[3]. Les voyageurs ont aussi observé dans diverses parties de la Syrie, des rochers creusés de telle manière que ces creux doivent avoir contenu autrefois des lettres saillantes.

Les hiéroglyphes héthéens représentent des objets de toute nature[4]. Quelques-uns ont conservé sans altération

[1] Voir A. Sayce, *The Hamathite Inscriptions*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876, t. v, p. 22.

[2] Dans certaines inscriptions anciennes, les hiéroglyphes égyptiens sont en relief, comme on peut le voir au Musée du Louvre, mais la plupart sont en creux.

[3] Voir plus haut, p. 374.

[4] Voir Figure 16 les hiéroglyphes héthéens sculptés entre les pattes du lion de Marasch, d'après la photographie de l'original, aujourd'hui au Musée de Constantinople.

16. — Lion de Marasch.

leur forme primitive et reproduisent l'objet d'une manière très reconnaissable; d'autres ont simplifié la peinture originaire et n'en ont conservé que quelques traits défigurés.

La direction de l'écriture est indiquée par les hiéroglyphes représentant des têtes d'animaux : si celles-ci sont tournées à droite, il faut commencer à lire à droite; quand les caractères sont superposés les uns sur les autres, c'est toujours par en haut que commence la phrase de la première ligne, mais la seconde ligne est écrite de la manière qu'on appelle *boustrophédon*, c'est-à-dire qu'elle commence en bas, comme le second sillon tracé par les bœufs commence là où a fini le premier et ainsi de suite. Cette particularité nous explique peut-être pourquoi les anciennes inscriptions grecques sont écrites en écriture *boustrophédon*.

Les inscriptions héthéennes[1] trouvées jusqu'ici, en dehors des menus objets, sont divisées en lignes horizontales, tracées d'une manière saillante et d'environ 10 centimètres de largeur. Les caractères sont placés entre ces lignes horizontales et varient alternativement de direction, comme nous l'avons déjà remarqué, allant une fois de droite à gauche et une autre fois de gauche à droite.

L'écriture héthéenne, étant hiéroglyphique, est en partie comme un reflet de l'art et des coutumes du peuple qui s'en servait.

L'art héthéen rappelle celui de Ninive, ou mieux encore les gemmes antiques de l'ancienne Babylonie; il représente des figures humaines et des objets divers en relief sur

[1] Les *Transactions of the Society of Biblical Archæology* ont publié, t. VII, part. III, 1882, en huit planches, une reproduction très exacte des inscriptions héthéennes avec leur histoire et leur bibliographie, par M. W. H. Rylands, *The inscribed Stones from Jerabis, Hamath, Aleppo*, etc., p. 120-142. Ces inscriptions se trouvent aussi dans les deux éditions de W. Wrigth, *The Empire of the Hittites*, pl. I-XXII de la 2e édition.

pierre; mais il a plusieurs traits qui lui sont propres. A Boghaz-Keui, les déesses portent des couronnes murales. M. Sayce pense que cet ornement est d'invention héthéenne et qu'on peut induire de là que la célèbre Diane d'Éphèse, représentée avec cette coiffure, était primitivement une divinité héthéenne. La plupart des personnages masculins ont la tête couverte du bonnet phrygien; ils tiennent souvent une lance à la main; aux pieds, ils ont des chaussures dont l'extrémité est recourbée comme les souliers à la poulaine du moyen âge.

On retrouve ces chaussures caractéristiques sur la tombe des harpies à Xanthe, en Lycie; sur l'obélisque de Salmanasar, dans le registre qui représente les tributaires du pays de Musri; chez les Étrusques d'Italie et dans l'écriture hiéroglyphique des Héthéens, où elles sont un des signes les plus usités.

L'écriture héthéenne paraît avoir été inventée par les Héthéens eux-mêmes et non empruntée à un autre peuple. Ce qui porte à le penser, c'est que, jusque dans les inscriptions les plus anciennes, on trouve des signes hiéroglyphiques représentant des objets qui leur étaient tout à fait propres, comme les chaussures à pointe recourbée et la couronne murale.

De plus, on peut suivre, dans les inscriptions de date diverse, la trace des simplifications successives subies par les caractères hiéroglyphiques. Ceux des monuments de l'Asie Mineure sont les mêmes que ceux de Carchamis, mais ceux de Hamath et ceux qu'on lit sur les sceaux des palais de Sennachérib, étant plus récents, sont beaucoup moins compliqués : les têtes d'animaux, difficiles à dessiner, sont remplacées par des groupes de lignes conventionnelles; les lignes courbes tendent à devenir droites, etc.

Les premiers spécimens d'écriture héthéenne ont été découverts à Ninive par M. Layard dans la bibliothèque de



Sennachérib, au milieu de sceaux égyptiens et phéniciens[1]. Ils sont restés longtemps comme inaperçus parmi les trésors du British Museum. Ce n'est que depuis 1870 qu'ils ont commencé à attirer l'attention. Cette année-là, on découvrit dans les murs du bazar de Hamah, l'ancienne Hamath, dont il est souvent fait mention dans la Bible, quelques pierres couvertes d'inscriptions bizarres. La Société pour l'exploration de la Palestine en publia une partie[2].

L'année suivante, Tywhitt Drake les dessina et les photographia sur place[3]. Comme elles avaient été trouvées à Hamath, elles reçurent le nom d'inscriptions hamathéennes. On remarqua alors que l'écriture en était identique avec celle des sceaux mystérieux du palais de Sennachérib à Ninive.

Depuis lors une inscription en hiéroglyphes semblables a été découverte à Alep. En même temps, un missionnaire anglais, M. Davis, en rencontrait une autre, qui accompagnait une sculpture remarquable, dans une région fort éloignée, en Asie Mineure, dans l'ancienne Lycaonie, sur les rochers d'Ibriz[4]. Il devenait dès lors évident que le nom d'hama-

[1] M. Gustave Schlumberger, à Paris, possède aussi un certain nombre de sceaux héthéens, recueillis en Asie Mineure. Ils sont tous coniques. L'image est sur la base. Quelques-uns portent des hiéroglyphes héthéens. Voir le compte-rendu qu'en a fait M. Perrot à l'Académie des Inscriptions dans le *Journal officiel*, 16 octobre 1882, p. 5633. — Sur les sceaux héthéens et les intailles, voir *Revue archéologique*, 1885, t. II, p. 293-318; 1886, t. II, p. 301-306; dessin d'un fragment, 1882, t. I, p. 37-88.

[2] Voir *The Empire of the Hittites*, dans *The Times, weekly edition*, 30 janvier 1880, p. 13.

[3] Elles furent publiées, avec un abrégé de leur histoire, dans Burton et Drake, *Unexplored Syria*, 2 in-8°, Londres, t. I, p. 333-360, t. II (pour Alep), p. 184-186. Voir aussi Wright, *The Discovery of the Hamath inscriptions*, dans *The Survey of western Palestine, Special Papers*, p. 126-130.

[4] Voir Figure 17 le monument d'Ibriz. Cf. E. J. Davis, *On a new Ha-*

théennes qu'on avait donné à ces inscriptions était trop restreint et que le peuple qui les avait gravées avait étendu

17. — Bas-relief héthéen d'Ibriz.

*mathite inscription of Ibreez*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archæology*, 1876, t. IV, p. 336-346. Le monument héthéen est reproduit avec ses hiéroglyphes, vis-à-vis de la p. 336. — Deux voyageurs allemands, le Dr Sester et le Dr Puchstein, ont découvert sur une éminence du Nimroud Dagh, entre Malatiyéh et Samsat, où l'Euphrate se fraie un chemin à travers le Taurus, d'énormes blocs de pierres couverts



sa puissance bien plus loin que le voisinage de Hamath, puisqu'on retrouvait ses traces au delà de la Cilicie. On arriva ainsi, en combinant les faits, à reconnaître que ces inscriptions étaient héthéennes.

La découverte du site de Carchamis à Djérablous a mis ce point hors de doute. Les débris de sculpture qu'on y a retrouvés sont les mêmes, par le costume des personnages et par le style, que ceux découverts par M. Davis en Lycaonie. Les inscriptions sont aussi en caractères semblables. L'étude comparée des hiéroglyphes montre seulement que les inscriptions de Hamath sont de date plus récente que celle de Djérablous, la forme des premières étant plus cursive que celle des secondes.

L'origine héthéenne des inscriptions hiéroglyphiques, appelées d'abord hamathéennes, étant ainsi établie, il résulte de la découverte de M. Davis un fait important, la confirmation de ce que nous avaient appris les monuments égyptiens et assyriens : c'est que la puissance des Héthéens s'était étendue en Asie Mineure. Ce point est aujourd'hui incontestable. On a trouvé depuis en Lycaonie deux autres monuments qui tirent également d'eux leur origine. Ils étaient probablement attirés en ces lieux par les mines du voisinage. M. Perrot a découvert aussi en Galatie un monument héthéen, formant une partie d'une vieille forteresse qui commandait l'ancienne route de Pessinonte à Ancyre. Depuis lors M. Sayce a constaté que les sculptures d'Eyuk[1] et

de sculptures et d'inscriptions héthéennes. Des divinités héthéennes y sont représentées. Cette localité faisait partie de l'ancienne Commagène, le Koummouk des inscriptions assyriennes, *Academy*, 25 novembre 1882, p. 379. — D'après M. Oppert, le Musée du Vatican, à Rome, possède un certain nombre d'inscriptions héthéennes. Voir le *Journal officiel*, 18 décembre 1882, p. 6806.

[1] M. Ramsay a lu à la Société asiatique de Londres, le 23 janvier 1882, un mémoire sur de nouvelles découvertes faites à Eyuk, l'ancien Ptérion.

de Boghar Keui, sur la rive orientale de l'Halys, étaient, d'après le style et le costume des personnages, d'origine héthéenne. Elles sont, du reste, accompagnées d'inscriptions en cette langue. Un des traits les plus caractéristiques qu'on y remarque, c'est l'aigle à deux têtes qui est devenu depuis le symbole des Sultans Seldjoucides et des deux empires teutoniques.

Ainsi les inscriptions héthéennes, malgré le mystère qui les enveloppe encore, nous permettent d'affirmer, d'accord avec les sculptures qui souvent les accompagnent, que le peuple qui en est l'auteur avait étendu son empire jusqu'aux rives de la mer Égée, à l'ouest, et de la mer Noire au nord[1].

Quant au déchiffrement de l'écriture même, il est commencé, mais peu avancé encore. Les premiers pas ont été faits par M. Sayce à la fin de 1880. Dans un mémoire, lu le 2 novembre 1880, il a raconté lui-même comment il est parvenu à reconnaître la valeur de quelques signes héthéens.

« Dans un article sur les inscriptions cunéiformes de Van, publié dans la *Revue de la Société asiatique allemande*[2], dit-il, feu le Dr A. D. Mordtmann décrivait une sorte de bossette en argent ressemblant par la forme à la moitié d'une orange; elle devait avoir servi d'ornement à une canne ou à une arme. Autour du bord de cet objet, est tracée une inscription cunéiforme, dont le Dr Mordtmann attribuait les caractères au syllabaire en usage à Van.

» Quand je lus pour la première fois la description de cet objet, il y a huit ans, mon attention ne s'était pas encore portée sur l'épigraphie héthéenne, ou plutôt on ignorait

*Recent discoveries in Phrygia*, dans le *Times, weekly edition*, 27 janvier 1882.

[1] *The Times, weekly edition*, 30 janvier 1880, p. 13.

[2] *Zeitschrift der deutschen morgen ländeschen Gesellschaft*, t. XXVI, 1872, 3, 4.



encore qu'il existât une épigraphie héthéenne, de sorte que le souvenir de ce que j'avais lu s'était complètement évanoui de ma mémoire.

» Cependant, l'an dernier, ayant soumis à une étude approfondie toutes les inscriptions de Van, un des résultats de cette étude... fut, en me faisant relire la description de la bossette d'argent dans le docteur Mordtmann, de m'en faire connaître le véritable caractère et la véritable valeur.

» Cet objet, nous dit-il, était, à l'époque où il le vit, en la possession de M. Alexandre Jovanoff, numismate de Constantinople, qui se l'était procuré à Smyrne. Il avait seize lignes anglaises et un tiers de diamètre et quatre lignes et un tiers de hauteur; il était très mince. La surface extérieure était divisée en deux champs.

» Celui du milieu, qui était le plus grand, contenait l'image d'un guerrier debout, avec une lance dans la main gauche et la droite pressée contre sa poitrine. Il était vêtu d'une tunique, sur laquelle était jeté un manteau à franges; il portait sur la tête une coiffure étroite; ses chaussures avaient la pointe recourbée; ses jambes étaient nues; une dague pendait à sa ceinture. De chaque côté de ce personnage, on voyait une série de *symboles*, la série étant la même de chaque côté, avec cette seule différence que les *symboles* supérieurs, à droite, étaient plus petits, et les *symboles* inférieurs plus grands que les symboles correspondants à gauche.

» Au-dessus, continuait le docteur Mordtmann, des deux côtés de la tête du personnage, il y a une tête de bouc; au-dessous est un symbole difficile à déterminer. Au-dessous encore, sont quatre lignes verticales et une ligne horizontale qui, d'après mes conjectures, doivent représenter des grains de blé. Entre l'épaule et la lance, nous avons une sorte d'obélisque, et de l'autre côté de la lance, deux obélisques plus